



« Tout protéger, tout détecter, tout circonscrire – société obsessionnelle. Save time. Save energy. Save money. Save our souls – société phobique. Low tar. Low energy. Low calories. Low sex. Low speed – société anorexique. Curieusement, dans cet univers où tout est à profusion, il faut tout sauver, tout épargner. »

Cela c'est le programme gastronomique et économique, avec l'obsession médicale (Rockefeller et les vaccins) et écologique qui était là bien avant Biden (Vance Packard en parle déjà). Ce puritanisme économique est aussi mémoriel :

« Tout recenser, tout stocker, tout mémoriser. »

Tout cela c'est l'obsession de la statistique, des maths, de l'informatique, du reste. L'Amérique nous contrôle. Amazon.fr va nous imposer l'euro numérique avec l'UE sous contrôle, et Gates nous a imposé vaccin, confinement et Reset, le tout comme à la parade. Voyez notre texte sur Jack London et les milliardaires humanitaires et bienveillants qui ont progressivement détruit la planète et surtout l'humanité (ce qu'ils appellent le tikkun).

Baudrillard constate que l'Amérique contrôle tout avec ses images (l'alunissage), son cinéma, ses musiques. Elle domine notre cerveau et notre imaginaire. Aujourd'hui c'est Netflix et le format CNN qui a dévasté et reprogrammé le peu de cerveaux qui restaient (en termes de Milgram je maintiens que nous sommes 1 %, pas plus). Nous sommes ses choses et ses prisonniers, comme dans la caverne de Platon (y compris ceux qui comme nous font mine de s'imposer à elle en utilisant ses concepts et même ses outils) ou comme dans l'Invasion des profanateurs de sépulture, tous remplacés psychiquement et tous reprogrammés pour devenir ces légumes dont parla notre génial Siegel à Benayoun un jour.

Ce qu'il faut comprendre c'est que le simulacre c'est la force et la réalité, le simulacre ce n'est pas ce dont il faut se moquer comme font certains vieux distraits. Le simulacre c'est la réalité et nous sommes devenus d'illusoires ombres. Baudrillard cite Baudelaire et son culte moderne des artifices et il ajoute :

« Inutile de chercher à décinématographier le désert pour lui garder une qualité originelle, la surimpression est totale, et elle continue. Les Indiens, les mesas, les canyons, les ciels : le cinéma a tout absorbé. Et pourtant, c'est le spectacle le plus saisissant du monde. Faut-il préférer les déserts "authentiques" et les oasis profondes (p. 69) ? »

Le simulacre américain : voyez ces queues d'affamés à Moscou au début des

années 90 pour entrer dans le premier McDonald's ouvert. La malbouffe c'est l'unique vraie bouffe, pauvre José Bové.

Baudrillard ajoute :

« Les États-Unis, c'est l'utopie réalisée. »

Il va même plus loin. Pourquoi elle triomphe dans les âmes l'Amérique (Renan l'avait bien dit dans ses Souvenirs) :

« La conviction idyllique des Américains d'être le centre du monde, la puissance suprême et le modèle absolu n'est pas fausse. »

Elle conquiert même ses ennemis l'Amérique. Le Vietnam bosse pour les actionnaires américains (Gap et les textiles) et il s'arme avec son ancien bourreau (quatre millions de morts ?) pour résister contre la Chine. Peut-on résister à cette pieuvre ?

Baudrillard le nie :

« Quoi qu'il arrive, et quoi qu'on pense de l'arrogance du dollar ou des multinationales, c'est cette culture qui fascine mondialement ceux mêmes qui ont à en souffrir, et ce de par cette conviction intime et délirante d'avoir matérialisé tous leurs rêves. »

L'Amérique matérialise les rêves, c'est la magie hollywoodienne. On voit d'ailleurs que le wokisme s'impose sans coup férir en Europe et surtout en France.

« Baudrillard n'oppose pas le capital à la révolution : le capital c'est la révolution, il emporte et ravage tout. En ceci Baudrillard est marxiste : le capital, dit Marx dans le Manifeste, c'est celui qui fait tomber la Grande Muraille. On verra pour la Chine et on se rappellera que pour McCarthy comme pour d'autres conservateurs façon Mullins, Céline, Belloc ou Chesterton, les USA ont créé à la fois l'URSS et la Chine communiste. Ce pays est si puissant qu'il peut créer à volonté ses (faux) opposants. Là il a deux gros morceaux, mais faites-lui confiance. »

Donc le capital est plus rapide que nos rebelles (voyez Klein et No Logo) :

« Non seulement l'histoire ne se rattrape pas, mais il semble que

l'actualité même du capital, dans cette société "capitaliste", ne se rattrape jamais. Ce n'est pourtant pas faute, chez nous critiques marxistes, de courir après le capital, mais il a toujours une longueur d'avance (p. 79). »

Baudrillard ajoute un élément essentiel : l'Amérique est ontologiquement supérieure. Elle complexe l'Europe et l'Europe bafouée et humiliée s'en veut et veut s'exterminer. Pourquoi est-elle supérieure ? Lisons le Maître :

« L'Amérique, elle, s'est trouvée en position de rupture et de modernité radicale : c'est donc là que la modernité est originale, et nulle part ailleurs. Nous ne pouvons faire que l'imiter, sans pouvoir la défier sur son propre terrain » (p. 80)...

Et d'enfoncer le clou avec l'inévitable (que dis-je, fatidique) Hannah Arendt :

« Cette auto-indulgence non dénuée d'humour témoigne d'une société sûre de sa richesse et de sa puissance, et qui aurait en quelque sorte intériorisé la formule de Hannah Arendt selon laquelle la révolution américaine, au contraire de toutes celles d'Europe, c'est une révolution réussie (p. 86). »

Citant un texte antiaméricain de Guillaume Faye, Baudrillard établit que tout ce qu'on reproche à l'Amérique se retourne en sa faveur. On dit qu'elle est violente, criminelle, surendettée, obèse, crétine, bolchevique, féministe, raciste, antiraciste, libérale, clochardisée, fasciste, elle s'en fout : elle se nourrit de nos insultes. Ce qui l'insulte la rend plus forte. On dit depuis cinquante ans qu'elle est moribonde, déclinante, décadente, cool, dégénérée, elle s'en fout encore et nous mène à la chambre à gaz. L'Amérique n'est pas décadente, au contraire donc :

« Bien sûr tout cela est une parodie ! Si toutes ces valeurs ne supportent pas d'être parodiées, c'est qu'elles n'ont plus d'importance. Oui, la Californie (et l'Amérique avec elle) est le miroir de notre décadence, mais elle n'est pas décadente du tout, elle est d'une vitalité hyperréelle, elle a tout l'énergie du simulacre. C'est le lieu mondial de l'inauthentique » – bien sûr : c'est ça qui fait son originalité et sa puissance. Cette montée en puissance du simulacre, vous l'éprouvez ici sans effort (p. 101). »

L'Amérique a même gagné la guerre du Vietnam en faisant pleurnicher le public pour ses bidasses : qui a jamais vu un film vietnamien sur cette guerre ?

Elle a même imposé son apocalypse à l'Asie, qui s'est ensuite couverte de gratte-ciel, de fastfoods, d'autoroutes, d'aéroports, de centres de recherche, d'ateliers et de camps de vacances – puis de centres de vaccination anti-covid. Elle a même pu se barrer en se marrant de l'Afghanistan (voyez l'excellent Mozinor).